

La “grande pensée du règne”. Napoléon III, mentor des “archidupes” au Mexique. Quelques échos littéraires récents en langue française

“The great idea of the reign”. Napoleon III, mentor of the “Archidupes” in Mexico. Some Recent Literary Reflections

ANDRÉ BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid

andre.benit@uam.es

Resumen

Desde que Victor Hugo lo apodó “Napoleón el pequeño”, Napoleón III tiene una pésima reputación, en Francia y Bélgica, en el ámbito intelectual y político. Sin embargo, desde hace unos veinte o treinta años, asistimos, por parte de algunos historiadores y políticos franceses, a una “reapropiación” de la figura del emperador de los franceses. Asimismo, algunos novelistas franceses participan de este movimiento de rehabilitación. En este estudio, centrándonos en lo que constituyó la “gran idea del reinado” de este emperador maldito, a saber el intento fallido de transformar México en un nuevo imperio, comparamos las reflexiones de los novelistas detractores y partidarios del sobrino del gran Napoleón I.

Palabras clave

Segundo Imperio mexicano, Napoleón III, Maximiliano de Habsburgo, Carlota de Bélgica, literatura francesa

Abstract

Ever since Victor Hugo referred to him as “Napoléon le petit”, Napoleon III has had a very bad reputation in intellectual and political spheres in France and Belgium. However, over the past twenty or thirty years, we have witnessed a “re-appropriation” of the figure of the emperor of the French by several French historians and politicians. What’s more, a few French novelists have participated in this movement of rehabilitation. In this study, which focuses on what constitutes the accursed emperor’s “great idea of the reign”, in other words his failed attempt to transform Mexico into a new empire, we will compare the reflections of novelists who either denigrate or are partisans of Napoleon I’s nephew.

Key-words

Second Mexican Empire, Napoleon III, Maximilian of Habsburg, Carlota of Belgium, French literature

1. Introduction

Dans la *Postface* du quatrième tome de sa saga intitulée *Le mémorial de Chislehurst*¹. *Le journal apocryphe de Napoléon III* (2015), Bernard Bouleau compare la légende de Napoléon I^{er} à celle de son neveu Napoléon III. Ce dernier, écrit-il, durant tout son règne et bien au-delà, dut affronter deux ennemis irréductibles: d’une part, la République, consciente “qu’elle ne pouvait prospérer que sur les décombres supposés du régime précédent”; d’autre part, Victor Hugo “qui bénéficiait d’une popularité immense depuis la parution de ses romans à succès et des pamphlets disponibles sous l’Empire” (Bouleau, 2015: 408). Ceux-ci, signale Bouleau, permirent à l’auteur des *Misérables* d’influencer non seulement “une opposition grandissante et idéaliste” emmenée par des intellectuels et des écrivains, mais aussi le monde politique et universitaire. C’est ainsi, conclut Bouleau, que

Des générations entières de décideurs lui emboîtèrent le pas [...]. Dès lors, l’appel désespéré de l’Impératrice Eugénie le soir de la mort de l’Empereur, demandant à la France tant aimée de son mari d’élever un cri de justice, n’avait que peu de chance d’être entendu (*ibid.*: 409).

De même, dans l’*Avertissement* de son roman intitulé *Napoléon III* (2007), Jean-Pierre Dufreigne déplore qu’“il aura fallu que la République en soit à sa cinquième édition pour que Napoléon III recouvre auprès des historiens et des hommes politiques une certaine dignité”. Et d’accuser, lui aussi, le “talent vitupérant” de Hugo de ne pas être étranger à cette réprobation: n’est-ce pas lui, en effet, écrit Dufreigne, qui “fit du neveu de Bonaparte l’homme que l’histoire future devait abattre à jamais jusque dans les livres d’école” (Dufreigne, 2007 (I): 13)?

Assurément, en France, on assiste depuis une bonne vingtaine d’années à une certaine réhabilitation – certains historiens préfèrent parler de “réappropriation” – de la figure très controversée de Napoléon III. A cet égard, Dufreigne salue tout particulièrement les ouvrages de Philippe Séguin et de Pierre Milza, lesquels, respectivement dans *Louis Napoléon le Grand* (1990) et *Napoléon III* (2004), débarrassèrent Louis Napoléon Bonaparte “de la gangue de haine et de mépris dans laquelle la tradition le maintenait” (Dufreigne, 2007 (I): 13). A ces noms, nous pouvons ajouter notamment ceux de Christian Estrosi et Raoul Mille, auteurs du *Roman de Napoléon III* (2010)², et d’Eric Anceau avec son *Napoléon III. Un Saint-Simon à cheval* (2012).

1 Après sa défaite face à la Prusse en 1870 et sa captivité en Allemagne, Napoléon III s’exile à *Camden Place*, une résidence située dans le village de Chislehurst, dans la banlieue sud de Londres, où il mourra en 1873.

2 C’est ainsi qu’Estrosi et Mille considèrent que “s’imposait impérieusement le devoir de participer à la réhabilitation de l’empereur Napoléon III devant le tribunal de l’Histoire. [...] Un des éléments de la personnalité qui m’étonne le plus chez l’Empereur, c’est la modernité de ses idées”, écrit Estrosi dans son préambule intitulé “Napoléon III, précurseur du XXI^e siècle” (2010: 14). En exergue à leur ouvrage historique, ils citent l’avocat républicain Emile Ollivier pour qui “Avoir poursuivi d’une haine féroce, jusqu’à l’assassinat, le seul Souverain

Dans cette étude, nous analyserons tout d’abord la façon dont, dans leurs romans historiques centrés sur Napoléon III, Dufreigne et Bouleau présentent l’empereur des Français dans le cadre de l’expédition outre-Atlantique. Nous examinerons ensuite ce qu’en disent d’autres romanciers dans des récits – en langue française – centrés sur le Second Empire mexicain et plus particulièrement sur les figures de ceux qui furent surnommés les “archidupes”: Charlotte de Belgique et Maximilien de Habsbourg, pour en évoquer quelques-uns des épisodes les plus significatifs.

2. Les romans centrés sur Napoléon III

Dans le tome 2 de son roman, Jean-Pierre Dufreigne reconnaît que, dans la vie des hommes, à un moment ou à un autre, “le destin présente l’addition” (Dufreigne, 2007 (II): 223). Ainsi, comparant l’Empire de Napoléon III à une colline dont l’apogée se situerait *grosso modo* entre 1856 et 1861, le romancier signale qu’après avoir éprouvé le bonheur de la gravir, une fois le sommet atteint, il lui faut malheureusement en redescendre. Et, assurément, l’expédition au Mexique mise sur pied dès la fin de l’année 1861 marqua un point de non-retour. Par ailleurs, ajoute-t-il, il arrive “que nos échecs soient contagieux en ce sens qu’ils provoquent le malheur de personnes qui nous sont chères”. Tel est indiscutablement le douloureux désagrément que dut éprouver, à la mi-août 1866, Napoléon III dans son château de Saint-Cloud, une résidence bénie mais qui, quelques jours auparavant, avait été le “théâtre d’un drame, d’une tragédie” (*ibid.*: 224):

- Comment ai-je pu oublier qui je suis, qui vous êtes! J’aurais dû me souvenir que le sang des Bourbons coule dans mes veines, et ne pas le déshonorer en implorant un Bonaparte, en traitant avec un aventurier!
Elle haletait, chancela, tomba à terre. Napoléon la fit relever, on lui apporta une orangeade glacée. Elle repoussa le verre en hurlant:
- Assassins! Laissez-moi! Emportez votre boisson empoisonnée! (*ibid.*)

Que ces paroles aient été réellement prononcées ou non par Charlotte de Belgique accourue implorer l’aide de l’empereur des Français pour sauver l’Empire du Mexique, c’est en tout cas à ce moment-là, selon Dufreigne, que la jeune princesse belge, dont Eugénie et Napoléon avaient voulu le bonheur, sombra dans une folie qui durera quelque soixante années, jusqu’à sa disparition en janvier 1927. Rien d’étonnant donc à ce que, dans son roman destiné à réhabiliter la mémoire de Napoléon III, Dufreigne ne s’étende pas outre mesure sur ce qui devait constituer la “grande pensée du règne”³ mais qui s’en fut irrémédiablement en eau de boudin. En effet, un seul chapitre de neuf pages y est consacré à l’expédition française

dont la préoccupation principale était d’améliorer la situation matérielle et morale des masses et de les affranchir de leurs servitudes traditionnelles, [...] cela restera à l’heure de la véritable histoire, une des pages les plus laides des annales de la démocratie française” (Estrosi & Mille, 2010, 7).

3 “La grande pensée du règne”... Le 25 janvier 1864, le ministre d’Etat Eugène Rouher, porte-parole de l’empereur,

au Mexique..., un chapitre nullement original puisqu’il reproduit presque mot pour mot un article publié par l’historien André Castelot en 1995 dans la revue *Historia*⁴, mais au titre éloquent: “*Ecoutez, bonnes gens, la triste complainte de Charlotte et de Maximilien*”. C’est un empereur sur le déclin et en proie à des pensées morbides qui y est mis en scène: se remémorant son passé, Napoléon ne peut effacer de son esprit l’éclat de la folie perçu dans les yeux de Charlotte ainsi que tous les morts qu’il a sur la conscience, dont Maximilien qu’il n’a pu sauver.

Dans *Le journal apocryphe de Napoléon III* de Bernard Bouleau, un roman rétrospectif et testamentaire qui, au dire de l’empereur, ne prétend guère justifier sa politique vis-à-vis de la France et des Français, mais constitue “une déclaration d’amour à ce peuple que j’avais tant aimé et qui me l’avait si souvent rendu” (Bouleau, 2014: 8), le récit de l’expédition française au Mexique occupe une place bien plus importante que dans le roman de Dufreigne. Cette campagne ne fait-elle pas en effet partie d’un ambitieux plan d’ensemble et ne répond-elle pas à un objectif prioritaire de la politique menée par Napoléon III, celui de “sauver la France en lui redonnant son rang dans le monde, par la prospérité et la réduction des inégalités” (*ibid.*: 9). Comme l’empereur le confirmera d’un bout à l’autre de son récit, telle est son obsession:

La France devait [...] être à nouveau enviée, copiée et sollicitée. / Il fallait rapidement transformer ce pays en état moderne et Paris, sa capitale, devait devenir sa vitrine (*ibid.*: 61).

L’exemple de l’Angleterre, réussissant par sa marine de guerre à imposer ses règles au monde entier, avait pour moi quelque chose de magique et je ne pouvais plus permettre de nous voir distancer plus longtemps par l’arrogance égoïste de la perfide Albion (*ibid.*: 424).

C’est alors, signale Napoléon, que se produisirent, de l’autre côté de l’Atlantique, deux événements capitaux susceptibles de redistribuer les cartes en faveur de la France: d’une part, la guerre de Sécession, qui éclata en avril 1861; d’autre part, le coup d’Etat fomenté au Mexique par l’avocat libéral Benito Juarez et sa décision de suspendre le paiement des dettes mexicaines, notamment de celle contractée auprès des banques européennes par son prédécesseur, Miguel Miramón, “provoquant la colère des débiteurs privés en Angleterre, en Espagne et en France” (*ibid.*: 424). Les magouilles du banquier suisse Jecker, en collusion avec le duc de Morny, le demi-frère de l’empereur, firent le reste. Il s’agissait dès lors, coûte que coûte, d’éviter la ruine des nombreux actionnaires français. “Mon frère, lui, me connaissait bien, il savait qu’une occasion d’intervenir légalement au Mexique pour réaliser le rêve de toute une vie ne se retrouverait

était intervenu, lors d’une session parlementaire, avec une de ces envolées lyriques dont il avait le secret... (cf. Gouttman, 2011: 397).

4 André Castelot, “Le borbier mexicain. “Maximilien et Charlotte””, *Historia* (septembre / octobre 1995). <<http://www.napoleontrois.fr/dotclear/index.php?post/2006/04/05/129-le-borbier-mexicain>>.

peut-être plus jamais au cours de mon règne”, signale Napoléon III (*ibid.*: 424-425). Une occasion à ne pas manquer, d’autant que, depuis sa rencontre avec des aristocrates mexicains exilés en Europe, l’impératrice Eugénie rêve de l’établissement, au Mexique, d’un empire catholique et latin capable de rivaliser avec les Etats-Unis!

Dans son *journal apocryphe*, Napoléon revient à plusieurs reprises sur les motifs réels de cette expédition au Mexique. Même si officiellement, dit-il, l’expédition était uniquement motivée “par le remboursement de la dette mexicaine envers nos concitoyens” (*ibid.*: 434), là n’était pas l’enjeu véritable de ce que, plus tard, les républicains taxeraient, erronément selon lui, de “folie utopique et budgétivore” (Bouleau, 2015: 8):

au-delà, j’y voyais déjà l’accomplissement de mon grand rêve transatlantique et la certitude d’œuvrer pour la survie de l’Europe, toute entière, confrontée à la montée de nouvelles puissances émergentes comme la Russie et les Etats-Unis (Bouleau, 2014: 434).

A ce propos, Bouleau cite un extrait de la lettre⁵ que Napoléon III envoya le 3 juillet 1862, de Fontainebleau, au général Forey, peu de temps après l’avoir nommé à la tête du corps expéditionnaire français:

Si [...] le Mexique conserve son indépendance et maintient l’intégrité de son territoire, si un gouvernement stable s’y constitue avec l’assistance de la France, nous aurons rendu à la race latine de l’autre côté de l’Océan sa force et son prestige [...]. Nous aurons rétabli notre influence bienfaisante au centre de l’Amérique, et cette influence, en créant des débouchés immenses à notre commerce, nous procurera les matières indispensables à notre industrie. Le Mexique ainsi régénéré nous sera toujours favorable, non seulement par reconnaissance, mais aussi parce que ses intérêts seront d’accord avec les nôtres (cité par Bouleau, 2014: 444).

Quant au choix du futur empereur du Mexique, citant une lettre envoyée le 26 septembre 1861 par Edouard Thouvenel, son ministre des Affaires étrangères, au comte Charles Flahaut, le père de Morny,

– L’Autriche possède assez d’archiducs pour en donner un aux Mexicains, et en ce qui nous concerne, nous n’aurions aucune objection à y faire. Qui sait si une combinaison de ce genre n’aiderait pas au règlement de la question d’Italie? (cité par Bouleau, 2015: 11)⁶ –,

Napoléon III indique que ce courrier faisait explicitement référence à un règlement éventuel de la question italienne: il y était question de la cession pacifique de la Vénétie – fai-

5 Cette lettre peut être consultée dans Affaires étrangères. *Documents diplomatiques 1862*, Paris, Imprimerie générale, MDCCCLXIII, 190-191.

6 Cité par Robert Christophe, *Le duc de Morny: «empereur» des Français sous Napoléon III*, Librairie Hachette, 1951, 217.

sant alors partie de l’Empire d’Autriche – au bénéfice de l’Italie en échange de l’avènement d’un prince autrichien sur le trône mexicain:

Cette idée était sortie du cerveau machiavélique de mon frère, avec la bénédiction de l’impératrice, enthousiasmée, bien sûr, par les paroles enjôleuses d’un certain José Hidalgo rencontré en septembre dernier [1861] à Biarritz (*ibid.*: 11).

C’est que, dans toute cette affaire, le rôle de l’impératrice Eugénie est loin d’être négligeable: Napoléon n’avouera-t-il pas que, même si les raisons – essentiellement économiques et stratégiques – d’engager la France dans l’aventure mexicaine ne manquaient pas, il y avait pourtant autre chose: “Derrière tout cela, il y avait Eugénie, mon épouse”? En effet, depuis son entrevue avec les représentants mexicains, l’impératrice avait pris l’habitude de se réunir avec Morny – “le porte-parole du banquier Jecker” – dont elle relayait désormais les idées à propos du Mexique, en vue de “préparer le combat contre l’antéchrist Juarez et son projet, croyait-elle, de guerre raciale, dont le but principal consistait à anéantir la population blanche. L’Impératrice était sur un nuage” (*ibid.*: 18).

Afin d’éviter que Maximilien – “un homme avec lequel j’aurais pu m’entendre à merveille, d’autant qu’il était comme moi assez indécis” (*ibid.*: 73) – ne se dédise de son engagement, Napoléon décide alors d’accueillir le couple aux Tuileries afin, dit-il, de jouer de séduction avec Carlotta⁷ et d’apaiser les dernières craintes de son époux. Après avoir invité l’archiduc à compulsurer le petit dossier mexicain dans lequel figure le montant des dépenses déjà engagées sur place par la France, il lui vante l’efficacité des troupes du corps expéditionnaire français, sans oublier de mentionner l’appui de la légion étrangère: “Tout cela, lui dis-je, restera entièrement à votre disposition durant six longues années, si vous le jugez nécessaire!” (*ibid.*: 84). A posteriori, faisant acte de repentance, l’empereur des Français reconnaîtra d’une part que, même si, à l’époque, la situation militaire semblait en voie de s’améliorer, “la propagande diffusée dans le *Moniteur* le 2 mars [1864] forçait [...] le trait en parlant de pacification complète du Mexique” (*ibid.*: 83); d’autre part, que “les considérations financières [du traité] impliquaient une contrepartie pour le moins déraisonnable”. Et de conclure: “Je n’étais pas vraiment fier de moi!” (*ibid.*: 84), d’autant plus qu’il lui faudra admettre plus loin, à propos du plébiscite exigé par Maximilien, que cet Empire mexicain fut “bâti sur un maquillage démocratique dont la réalité ne reposait que sur le sable et la poussière de la Sierra Madre” (*ibid.*: 88).

Très critique vis-à-vis de “l’impérite de Maximilien dans sa gouvernance” (*ibid.*: 157) ainsi que des dispositions militaires, financières et politiques prises par le jeune monarque dès son installation sur le trône du Mexique

⁷ C’est ainsi que Bernard Bouleau la nomme en la circonstance.

– Inquiet de la tournure des événements et de la désinvolture avec laquelle le jeune monarque menait sa barque au Mexique [lui qui s’était mis tout le monde à dos, les conservateurs et le clergé], je savais que mon grand rêve américain avait vécu (*ibid.*: 150) –,

Napoléon admet que la victoire du Nord dans la guerre de Sécession et la réunification des Etats-Unis vinrent bouleverser tout le dispositif de la politique étrangère française. Profitant de ce qu’il nomme le “coup de bluff” de l’administration américaine et de son nouveau président – quoique ne disposant pas d’une armée capable de rivaliser avec l’armée française, Andrew Johnson avait exprimé son espoir que “mon gouvernement comprendrait que le maintien de l’armée française au Mexique ne pouvait être prolongé indéfiniment” –, Napoléon affirme avoir trouvé là “l’occasion de précipiter le rappel de mes troupes dont la réduction progressive avait déjà été programmée en accord avec Maximilien lors de son départ pour le Mexique” (*ibid.*: 151). C’est, dit-il, que

les nuages s’accumulaient de plus en plus dans le ciel européen et un risque de guerre n’était plus à exclure. [...] Or, les troupes françaises en métropole étaient, à l’évidence, notoirement insuffisantes pour assurer notre défense et nous faire respecter (*ibid.*: 150).

Un autre argument, certes plus subjectif, est également avancé pour justifier le rapatriement du corps expéditionnaire français: l’image d’Epinal très idéalisée surgit dès la fin de la guerre de Sécession – celle d’un Nord industriel venu à bout des fermiers esclavagistes du Sud – et bénéficiant d’un courant de sympathie très fort dans l’opinion de la plupart des pays européens:

Cette ancienne colonie anglaise, écrit Napoléon, était devenue en quelques mois, aux yeux des candides, la nouvelle patrie des droits de l’homme. Il était dès lors pour moi difficile de combattre sur le seul terrain de la raison l’idée même de la Démocratie idéale (*ibid.*: 157).

Aussi, confronté à la haine croissante d’une partie de l’opposition parlementaire, “comme celle, dit-il, très particulière de Victor Hugo encourageant le massacre de nos troupes par les partisans de Juarez” (*ibid.*: 159), Napoléon décide-t-il de régler définitivement l’imbroglio mexicain par le retrait progressif de ses troupes, tout en prenant garde à réfuter l’accusation que les républicains ne tarderont pas à formuler, celle d’avoir abandonné Maximilien à son sort:

Dans une lettre du 15 janvier 1866, j’expliquais à Bazaine que je ne voulais à aucun prix compromettre le pouvoir sur place de l’Empereur, lui proposant de lisser volontairement dans le temps le rapatriement d’une grande partie du corps expéditionnaire, afin qu’il soit en mesure d’organiser solidement la Légion étrangère en la portant à quinze mille hommes en 1867. Et alors que

mon Chef de Corps était sur le point de mettre sur pied plusieurs bataillons de chasseurs mexicains ouverts aux Français pour intégrer la nouvelle armée mexicaine, je tentais, pour ma part, de sauver l’œuvre que j’avais fondée, afin qu’elle ne s’écroulât point le lendemain de notre départ (*ibid.*: 159).

Par malheur, signale Napoléon, l’indécision du jeune empereur – qui “n’avait rien d’un gestionnaire” –, le priant de rapatrier *illico presto* l’ensemble de ses troupes avant de se raviser brusquement, ne laissait présager rien de bon pour la suite des événements (*ibid.*: 159-160).

Le 8 août 1866, informé de l’arrivée, à Paris, de l’impératrice du Mexique, Napoléon s’attend, non sans raison, “à une confrontation douloureuse avec cette pauvre Charlotte” (*ibid.*: 184). L’état catastrophique des finances mexicaines et l’impossibilité de contracter un nouvel emprunt, l’impopularité de la guerre du Mexique et l’opposition qui en use pour saper son autorité, la position des Etats-Unis prêts à intervenir au cas où les unités françaises seraient maintenues au Mexique, l’équilibre européen menacé par une Allemagne devenue la première puissance militaire du continent... Autant d’arguments que Napoléon lui égrène pour justifier le rappel de son armée, et auxquels une Charlotte exaltée réplique en leur opposant notamment les lettres qu’il leur adressa, à elle et à Maximilien, au moment de leur départ pour Mexico: “Et le traité de Miramar; sire, me dit-elle, par lequel vous nous garantissiez le maintien de la Légion étrangère six années après le rappel de toutes les autres troupes?” (*ibid.*: 185-186). Dans son journal apocryphe, Napoléon admet que sa position était “pour le moins équivoque” mais, devant l’impossibilité de lui laisser le moindre espoir “sans risquer de [s]e perdre et avec [lui] la France”, prenant son courage à deux mains, il lui signifie qu’elle ne doit plus compter sur l’aide de son pays et de son armée.

La scène suivante, sans doute apocryphe, est bien connue car relatée par de nombreux historiens et reprise par les romanciers qui l’accommodent chacun à son goût... La voix brisée, livide, Charlotte rappelle à l’empereur des Français que Maximilien, lui, est en train de risquer son trône et sa vie. Et lorsque le majordome lui verse un nouveau verre d’orangeade, furieuse, elle le repousse en traitant Napoléon d’assassin, prétextant que la boisson vient d’être empoisonnée. “J’étais bouleversé au point de rester prostré pendant de longues minutes après le départ de celle qui était toujours l’impératrice du Mexique. Eugénie pleurait. *La plus grande pensée de notre règne* [...] était devenue un cauchemar”, écrit l’empereur (*ibid.*: 186). Le lendemain, à Charlotte remise de ses émotions, il devra, dit-il, “avouer la triste vérité”: “En quittant le Mexique, lui dis-je des sanglots dans la voix, je m’inflige un désaveu, presque une humiliation” (*ibid.*: 187). Il aura beau lui faire miroiter un avenir prometteur – après avoir abdiqué, ils reviendraient en Europe avec les honneurs et pourraient occuper un trône dans les Balkans... –, “le drame n’était pas encore consommé”, confie celui qui reconnaît “[s]on impuissance à honorer [s]es engagements”: “après m’avoir, une fois encore, traité d’assassin en y ajoutant, ce jour-là, celui de parvenu et d’aventurier, elle roula sur le

sol, poussant des cris, tordue de spasmes et ne bougea plus. Elle venait de sombrer dans la folie” (*ibid.*: 187).

Le 27 novembre 1866, averti par télégramme que les conseillers de Maximilien se sont prononcés majoritairement contre l’abdication de l’empereur du Mexique, Napoléon comprend que “cette fois, il n’y avait plus rien à faire” (*ibid.*: 197). Jusqu’au 5 février 1867, jour de départ du corps expéditionnaire français, il aura, dit-il, tout tenté pour provoquer “un dernier sursaut de la part de l’entêté de Chapultepec” (*ibid.*: 199).

3. Les romans centrés sur le Second Empire mexicain

3.1. Un empire au Mexique?

Des auteurs⁸ qui centrent leur roman sur le Second Empire mexicain et les figures de Charlotte et de Maximilien, Michel Peyramaure et Paul Mourousy sont ceux qui s’étendent le plus longuement sur les prémices de l’expédition française au Mexique. De fait, tous deux relatent par le menu, de façon aussi romanesque que personnelle, la rencontre, à Biarritz, entre l’impératrice Eugénie de Montijo et José Manuel Hidalgo y Esnaurrizar. Selon Mourousy, c’est sans peine qu’après lui avoir décrit la situation socio-politique déplorable dans laquelle se trouve son pays depuis l’arrivée au pouvoir de Benito Juárez, l’exilé mexicain la convainc que “seule la France et la puissance civilisatrice de votre illustre époux, l’empereur Napoléon III, peuvent intervenir” et régénérer le Mexique en y fondant un grand empire chrétien (Mourousy, 2002: 199-200). En effet, il n’en faut pas davantage pour qu’Eugénie fasse sienne cette cause et réussisse à persuader son mari des avantages politiques, économiques et stratégiques d’une telle entreprise. Selon Mourousy, le “triomphe d’Eugénie” est total (*ibid.*: 210).

Dans son roman sarcastique et fort irrespectueux à l’égard de la plupart de ceux qui, d’une manière ou d’une autre, participèrent à l’occupation française du Mexique, Blanche Coudurier ne montre nulle indulgence envers celui qu’elle nomme d’emblée “Nap le Petit”, en référence au pamphlet hugolien de 1852. Sentant qu’il ne sera pas le maître dans une Italie qui lutte pour s’ôter des griffes autrichiennes et conquérir son indépendance, l’empereur des Français “rêve d’une vaste politique étrangère”. Aussi se laisse-t-il facilement convaincre par la “très chrétienne et expansionniste Eugénie” de fonder un empire au Mexique afin de “lui faire rembourser ses dettes, et rétablir l’ordre d’un pays très chrétien” (Coudurier, 2009: 47-48).

La scène suivante, relatée par plusieurs de nos romanciers, se déroule en octobre 1861 à Miramar où Maximilien et Charlotte vivent sur leur rocher depuis le mois d’avril 1859, après l’échec de leur mission en Lombardie-Vénétie. Le comte von Rechberg, ministre des

8 La plupart d’entre eux offrent une bibliographie en fin de roman. Telle Isaure de Saint Pierre dont *L’Impératrice aux chimères* semble bien être une réécriture romanesque de la biographie romancée publiée en 1998 par Michel de Grèce: *L’Impératrice des adieux* (Paris, Plon).

Affaires étrangères de l’Autriche, vient alors proposer à Maximilien, au nom de Napoléon et de François-Joseph, d’occuper le trône du Mexique. Les réactions de l’archiduc et de Charlotte varient considérablement d’un récit à l’autre, de la prudence extrême à l’enthousiasme le plus fou, surtout de la part de la princesse belge! Selon Isaure de Saint Pierre, bien que rêveur et chimérique, Maximilien pressent la véritable cause de l’intérêt soudain de Napoléon III pour ce lointain pays: “– Où en est la dette contractée par le Mexique auprès de la France?” (Saint Pierre, 2009: 27), demande-t-il au ministre de son frère.

3.2. Pendant ce temps, la campagne du Mexique...

Peyramaure et Saint Pierre sont ceux qui relatent avec le plus de détails la croisade lancée suite à la conférence de Londres tenue fin octobre 1861 et qui voit les trois puissances européennes – l’Espagne, la France et l’Angleterre – débarquer vers la mi-janvier 1862 à Veracruz. Après le prompt retrait des Anglais et des Espagnols, “sans mesurer l’isolement de la France, l’impératrice Eugénie, qui se croyait fine politique, écrit à Charlotte sur le ton de la victoire: ‘Nous voilà grâce à Dieu sans alliés.’” (Saint Pierre, 2009: 34).

Sur le terrain, les choses se révéleront rapidement bien plus difficiles que prévu. Témoin, en mai 1862, “le siège de la ville de Puebla sur lequel on a compté pour souligner la facilité d’une telle campagne s’avère un grand échec”, écrit Mourousy (2002: 224-225). Selon Coudurier, cette cuisante défaite contre ceux que les Français traitaient de “va-nu-pieds, tous des haillonneux, des sans foi ni loi” provoque la “stupeur à Paris”: “Un guêpier, le Mexique”, mais Napoléon s’obstine et, pour pacifier le pays, envoie les généraux Forez et Bazaine... “La fine fleur de l’armée française” (Coudurier, 2009: 49).

Et voilà que Victor Hugo s’en mêle:

Hommes de Puebla,

Vous avez raison de me croire avec vous. Ce n’est pas la France qui vous fait la guerre, c’est l’empire. Certes, je suis avec vous. Nous sommes debout contre l’empire, vous de votre côté, moi du mien, vous dans la patrie, moi dans l’exil. Combattez, lutez, soyez terribles, et, si vous croyez mon nom bon à quelque chose, servez-vous-en. Visez cet homme à la tête, que la liberté soit le projectile.

Il y a deux drapeaux tricolores, le drapeau tricolore de la république et le drapeau tricolore de l’empire; ce n’est pas le premier qui se dresse contre vous, c’est le second.

Plusieurs sont les romanciers à citer un extrait de la proclamation rédigée par “le grand poète épique, exilé français dans l’île de Guernesey” (Mourousy, 2002: 225).

3.3. *Les négociations se poursuivent...*

En réponse à un courrier expédié aux Tuileries dans lequel figurent les demandes de garanties exigées par Maximilien, Napoléon III, qui redoute de plus en plus que son prestige n'ait à souffrir d'un abandon du projet, envoie Monsieur d'Herbet⁹ auprès du couple archiducal. Comme le signale Mourousy, le long mémorandum, qui porte "le sceau de France et la signature manuscrite de l'empereur", comprend "*dix-huit* articles exposant les conditions moyennant lesquelles la France se dispose à assurer l'avenir de Maximilien sur le trône du Mexique" (Mourousy, 2002: 240). Ces nombreux feuillets "où s'étale une écriture difficile et très serrée", Maximilien "les parcourt mais comme on découvre un panorama" et "sans doute, séduit par des points particuliers qui prennent toute sa réflexion, ne donne-t-il pas assez d'attention à d'autres paragraphes moins importants pour lui" (*ibid.*: 240), ceux rédigés par Achille Fould, le ministre des Finances, un homme bien plus réaliste que son empereur. Ne comprenant rien aux questions d'argent, "l'imprévoyant archiduc" – que Mourousy décrit comme un être complètement immature – est tellement absorbé par les détails concernant l'utilisation des troupes françaises destinées à le protéger qu'il ne s'arrête même pas aux "fastidieux détails" du département financier mis sous ses yeux (*ibid.*: 241).

Parmi les mesures prises par Napoléon pour convaincre un Maximilien quelque peu découragé après avoir pris connaissance du *Pacte de famille*¹⁰, Mourousy relate également l'envoi à Miramar du général Charles-Auguste de Frossard, chargé de remettre à l'archiduc "une longue homélie"¹¹ dans laquelle l'empereur des Français lui rappelle les engagements qu'il a contractés et qu'il ne peut rompre: "Il faut absolument, lui écrit-il, que dans l'intérêt de votre famille et de vous-même les choses s'arrangent car il y va de l'honneur de la maison des Habsbourg" (*ibid.*: 248). Comme le commente le romancier et historien français,

Dans ces lignes qui portent toute la responsabilité de Napoléon dans le drame, l'empereur montre qu'il connaît à merveille le point vulnérable de Maximilien: l'honneur!

Or le monarque français manque d'honnêteté morale puisqu'il sait qu'aucune signature, qu'aucune parole donnée n'ont encore lié le malheureux archiduc à cette fallacieuse proposition (*ibid.*: 248).

De son côté, Peyramaure rappelle une phrase dite par Napoléon et qui en dit long sur sa bonne foi: "Moi, à sa place, [...], je ne partirais pas!" (Peyramaure, 2011: 82-83)¹². Rien de

9 M. Charles François Édouard Herbet, ministre plénipotentiaire de Napoléon faisait partie de la commission qui se rendit à Miramar le 10 avril 1864 pour la signature du "Traité de Miramar".

10 A la demande de son frère François-Joseph, Maximilien doit, avant d'accéder au trône du Mexique, renoncer à ses droits à la couronne d'Autriche, pour lui comme pour ses descendants.

11 Cette lettre que Napoléon envoya à Maximilien le 28 mars 1864 est reproduite dans l'ouvrage de Reinach (1925: 151).

12 Dans *Aus meinem Leben und aux meine Zeit* (Berlin, 1889, t. IV: 418), le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha apporte un témoignage intéressant sur l'état d'esprit de Napoléon III début février 1864. Lors d'une réception

surprenant donc à ce que, dans les cours européennes, Maximilien soit traité d’“archidupe” : “Le mot est bon, on en rit beaucoup. On en fait des gorges chaudes” (Coudurier, 2009: 52).

3.4. *Le Second Empire mexicain*

Le 14 avril 1864, Maximilien et Charlotte s’embarquent à destination du Mexique sur la frégate autrichienne *La Novara*, escortée par un navire de guerre français, *Le Thémis*. En effet, écrit Claude Dumas, “poussé par sa grande idée, celle d’instaurer au Nouveau Monde, sous sa houlette, un Empire latin et catholique qui ferait pièce au nouveau géant du Nord, anglo-saxon et protestant”, Napoléon III, “le maître d’œuvre de toute cette expédition”, a tenu à ce que la France accompagne le vaisseau où naviguent “ses obligés”, vers le trône mexicain, “ce trône de nuages que son imagination fertile et utopique a créé pour eux” (Dumas, 2006: 11-12).

Si toute l’Europe suit avec un énorme intérêt les progrès de l’entreprise mexicaine, en toute logique, signale Patrick Weber, ce sont l’empereur et l’impératrice des Français qui y attachent le plus d’importance: “Pour Napoléon III, l’affaire mexicaine était un pari risqué qu’il ne pouvait courir le risque de perdre” (Weber, 2011: 183). A Eugénie qui lui lit une lettre de Charlotte affirmant que “les Mexicains ne savent pas se gouverner et que, pour accomplir leur œuvre, ils auront grand besoin de notre appui”, fronçant les sourcils, Napoléon répond qu’il s’y est engagé et que “La France donnera tout ce qu’elle est capable d’offrir” (*ibid.*: 184).

En vérité, les problèmes ne cesseront de s’accumuler pour les jeunes souverains “de plus en plus coupés de la réalité du pays”. A cet égard, Dumas souligne

l’incohérence de la position politique de Maximilien qui, appelé manifestement sur le trône par les conservateurs et le parti clérical, proclame à qui veut l’entendre qu’il est un libéral et ajoute même que, pour ce qui est de l’impératrice, elle est plus que libérale: ‘rouge!’ (Dumas, 2006: 61).

Par ailleurs, la situation financière déplorable incite Napoléon III à exiger que le produit des douanes perçu dans les divers ports mexicains soit dorénavant remis aux responsables français, ce qui, souligne Dumas, se trouvait “en contradiction avec les conditions d’appui à l’Empire fixées au moment du Traité de Miramar. Il y était en effet prévu et codifié tout le plan d’aide de la France à l’empire de Maximilien” (*ibid.*: 190).

Côté militaire, la figure incontournable est celle du général Achille Bazaine, le commandant du corps expéditionnaire français, qui, indique Mourousy, “par un décret plus que

aux Tuileries, “après le dîner, pendant lequel l’heureuse confiance de Charlotte s’était montrée particulièrement joyeuse, [Louis-Napoléon] m’entraîna à part, avec intention, et parut vouloir en quelque sorte s’excuser: ‘C’est une très mauvaise affaire, répéta-t-il plusieurs fois. Moi, à sa place, je n’aurais jamais accepté.’” (cité par Reinach, 1925: 144).

flatteur de Napoléon III, est élevé au rang de maréchal” (Mourousy, 2002: 297). Peyramaure le présente comme “un militaire satisfait de lui-même” et, après son coup d’éclat à Puebla, hanté par un désir obsessionnel, celui de “faire en sorte que l’empire du Mexique ne puisse se passer de ses services, et pousser plus loin son ambition” (Peyramaure, 2011: 108). Lucide, Maximilien ne confiera-t-il pas à Charlotte qu’il “soupçonne cet hypocrite de me créer des difficultés afin d’accroître sa popularité en sapant la mienne. J’ai parfois l’impression qu’il attend mon abdication pour me succéder”? (*ibid.*: 208) Fin juillet 1865, lors d’une conversation avec Maximilien qui lui expose la situation financière et militaire et ne ménage point Bazaine, le général Douay, récemment arrivé de Paris, comprend que “le maréchal trompait délibérément Napoléon III en lui envoyant des rapports trop optimistes” (Saint Pierre, 2009: 89). Il n’est donc pas étonnant que

malgré les mises en garde répétées de Maximilien à Napoléon III, les journaux français continuèrent d’afficher un optimisme imperturbable alors que son misérable Empire s’effondrait. Ils parlaient de victoires militaires françaises quand Bazaine accumulait les défaites, prétendaient les routes sûres et le commerce florissant quand des bandes armées ne cessaient d’attaquer les diligences et les convois de marchandises, quand les magasins restaient vides et que les prix ne cessaient de croître (*ibid.*: 91).

Coudurier, elle aussi, dénonce la désinformation organisée: “On piétine. Et l’opinion française qui ne se doute de rien. Occultation organisée de la réalité mexicaine. Les journaux français croient la paix quasiment faite, mais trouvent l’addition lourde” (Coudurier, 2009: 96).

3.5. *Le rappel des troupes*

L’épisode suivant, repris par l’ensemble des romanciers, se produit en février 1866: la visite du baron Saillard, porteur d’un message de Napoléon III annonçant à Maximilien le retrait progressif des troupes françaises du Mexique. Selon Dumas, bien informé de l’état d’esprit de l’empereur des Français par les dépêches qui lui parviennent régulièrement de Paris, l’ambassadeur de France au Mexique sait que “Napoléon III impatienté – le mot est faible – par l’anarchie financière, militaire et politique qui semblait régner à Mexico, avait pris la résolution de mettre un terme à cette expédition française – on peut, en effet, la qualifier de cette façon” (Dumas, 2006: 276). En effet, bien que pleinement conscient que la présence de son armée procure à Maximilien “une sécurité et une assurance de calme intérieur tout à fait primordiales”, il lui faut tenir compte de deux facteurs: d’une part, de l’opinion française qui “voyait d’un mauvais œil, et cela chaque jour davantage, la permanence de notre armée au Mexique”; d’autre part, de l’irritation des Etats-Unis, “leurs soupçonneux voisins”, qui “exerçaient une forte pression [...] pour obtenir le départ de cette ‘menaçante’ occupation”.

Aussi la décision du “départ pur et simple de l’armée française” ne surprit-elle personne dans les milieux diplomatiques français (*ibid.*: 187).

Après avoir rappelé que, “selon la convention de Miramar”, les troupes françaises devraient demeurer sur place “jusqu’à ce qu’une armée nationale mexicaine et formée pour protéger et consolider le trône qui a été demandé, créé et exigé par lui soit enfin solide”, Mourousy se montre particulièrement sévère envers son empereur:

Il y a incontestablement chez Napoléon III un mélange complexe d’hypocrisie, de peur assez peu exprimée dans le caractère dominateur des Bonaparte et la vanité déçue d’échouer là où, pensait-il, l’oncle vainqueur d’Arcole aurait réussi (Mourousy, 2002: 290).

Sans doute faut-il reconnaître à sa décharge “le menaçant problème que lui pose en cette période la victoire des Etats-Unis sur les Sudistes” et “les menaces chaque fois moins voilées d’un grave conflit entre les Tuileries et Washington”, de même que “la médiocre habileté avec laquelle son hiératique protégé, le beau Maximilien, songe à s’imposer” (*ibid.*: 291). Mais, souligne Mourousy, la mission dont Maximilien est censé s’acquitter

– faire rentrer les énormes créances du gouvernement français accordées au Mexique, l’apaisement du Vatican qui entre ses puretés intemporelles exige le retour de tous les biens du clergé nationalisés par Juarez et l’imposition d’une religion que n’ont jamais pu comprendre et même admettre les Indiens –

ne lui a jamais été indiquée “dans la franchise qui est d’ailleurs partout absente de la part de Paris aussi bien que de Vienne dans ce drame” (*ibid.*: 291). En vérité, poursuit Mourousy, Maximilien et Charlotte “ne sont employés là que pour présider à quelque mauvais décor de puissance étrangère qui vient envahir une terre lointaine aux habitudes, aux mœurs et aux traditions complètement inconnues d’eux” (*ibid.*: 291). Et voilà qu’après dix-huit mois d’un règne chaotique et décevant, “on parle officiellement de rompre les fameux accords qui engagent Napoléon III à les seconder, à les sécuriser par une armée puissante – laquelle est déjà près d’être évacuée par les ordres de celui qui a toute la responsabilité de cette organisation coupable!” (*ibid.*: 291). Pour Mourousy, la “fourberie” de l’empereur “n’est au fond que l’expression de son impuissance” (*ibid.*: 309), et Maximilien fait figure de victime:

Maximilien a été trompé par les fallacieuses promesses de Napoléon III, les ragots intéressés de quelques riches émigrés désireux, en l’envoyant comme bouclier de leurs faibles armes dans le feu d’une guerre perdue d’avance, et le Vatican, qui du côté ‘spirituel’ devient le complice du matérialisme envahisseur des Yankees vainqueurs de la moitié sud de leur continent (*ibid.*: 313).

Pour Coudurier, la lettre de Nap le Petit sonne comme un “coup de glas”, car “Sans les Français, on le sait, la partie est fortement compromise, sinon perdue”: “Abandonnés, les

tout naïfs. La parole donnée, Nap connaît pas. [...] Il détale, Nap le Petit. Et la France qui a compris soudain que ‘l’épopée mexicaine’ était un beau leurre” (Coudurier, 2009: 112).

Indignée et repoussant l’idée d’abdication, Charlotte décide, “avec l’énergie et la détermination qui étaient les siennes”, de se rendre à Paris et à Rome...

Et cela pour obtenir de Napoléon qu’il respecte les clauses du fameux traité de Miramar. Ce traité établissait les obligations de la France, à l’égard de l’Empire de Maximilien et elle-même pensait régler avec le pape, les questions religieuses qui empoisonnaient l’équilibre de la société mexicaine. Maximilien, à la surprise d’une partie de la Cour, accepta cette difficile et préoccupante solution, celle du voyage missionnaire de son épouse (Dumas, 2006: 200).

3.6. *Charlotte face à Napoléon III*

Dès son arrivée à Saint-Nazaire, Charlotte apprend par le général Almonte une “sinistre nouvelle”, celle de la récente défaite, à Sadowa, de l’Autriche face à la Prusse: “L’Europe était à feu et à sang et Charlotte pressentait que la question mexicaine ne venait pas en tête des préoccupations de Napoléon III. Elle n’aurait pu tomber plus mal...” (Saint Pierre, 2009: 140).

C’est un empereur larmoyant et sur la défensive qui reçoit l’impératrice du Mexique, laquelle, selon Mourousy et les autres romanciers, est frappée par son état de décrépitude:

Mais quoi? Cet homme déjà griffé par l’annonce de la vieillesse, dont les yeux vides, très rentrés dans leurs orbites ont perdu le charme brumeux auquel tant de coquettes furent sensibles, est-ce vraiment le maître de la France ou bien le spectre d’un monarque déjà oublié? La grosse moustache est désordonnée, le visage creux indique un malaise, les épaules sont voûtées, les jambes qu’agite malgré lui un constant tremblement paraissent encore plus courtes qu’à l’ordinaire.

Les paupières tombantes, il observe à la dérobée la jeune impératrice qui le salue. Comme elle est jeune! Quelle tristesse de n’avoir qu’à opposer des refus à tout ce qu’elle pourra demander! (Mourousy, 2002: 329)

Sur le chemin du retour, à son conseiller Félix Eloin qui l’interroge sur le résultat de l’audience, Charlotte, nerveuse, répond: “– L’empereur ne m’a rien promis car il ne peut rien promettre, du moins à ce qu’il dit. J’avais l’impression de dialoguer avec une larve”. Et, se penchant à la portière, elle s’écrie: “– Oui, écoutez-moi tous! L’empereur des Français est une larve! Victor Hugo a raison de le haïr. C’est un monstre au sang froid! Oui, un monstre!” (Peyramaure, 2011: 232)

Bien entendu, aucun historien n’est en mesure de confirmer la véracité des sentences mémorables que Charlotte aurait prononcées au cours ou à la suite de ces quelques entrevues à huis clos et que plusieurs des romanciers citent à plaisir:

– Sire, la cause que je viens plaider est la nôtre mais elle est aussi la vôtre... Nous avons répondu à votre souhait d'équité et de justice en nous embarquant pour le Mexique. L'entreprise s'est révélée plus ardue que nous ne le pensions, mais nul ne peut mettre en cause l'œuvre que nous y avons déjà accomplie... Beaucoup de choses restent à faire. Mais nous manquons de moyens! (Weber, 2011: 242-243).

– Comment ai-je pu oublier qui je suis et qui vous êtes? J'aurais dû me souvenir que le sang des Bourbons coule dans mes veines et ne pas déshonorer ma personne en m'humiliant devant un Bonaparte, en voulant traiter avec un aventurier (Saint Pierre, 2009: 156).

Selon l'historien français Alain Gouttman, qui reproduit lui aussi cette dernière intervention, il s'agit assurément d'une

Belle envolée, trop belle même, de celles qui ont trop l'air d'avoir été forgées après coup. D'autant qu'il s'agirait là de propos que Mme Néri Del Barrio, l'une des dames d'honneur de Charlotte qui attendaient dans le salon voisin, prétend avoir entendus au travers de la porte du cabinet impérial. D'après certains témoignages, tels que celui de Mlle Bouvet, dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, [...] Mme Del Barrio et sa collègue 'entendaient à peine le français' (Gouttman, 2011: 412).

Quant à l'historienne belge Mia Kerckvoorde, elle considère que

L'imagination des contemporains s'est une fois de plus donné libre cours à propos de cette entrevue. [...] Mais on ne retrouve pas un mot de tout ceci dans les rapports dignes de foi, pas plus que les scènes d'évanouissement et autres effets de théâtre (Kerckvoorde, 1981: 195).

Lors de ces entretiens, Charlotte présente à Napoléon quelques-unes des lettres qu'il leur envoya avant leur départ:

– Vous souvenez-vous, Sire, de ce que vous écriviez lorsque vous souhaitiez convaincre l'archiduc Maximilien d'accepter la couronne du Mexique? Je vous cite: 'Vous pouvez être sûr que mon appui ne vous manquera pas dans l'accomplissement de votre tâche.' Et vous avez dit encore, lorsque Maximilien était près de renoncer à cette couronne qu'on lui offrait: 'Que penseriez-vous effectivement de moi si, Votre Altesse impériale étant déjà au Mexique, je vous disais subitement que je ne puis tenir les conditions que j'ai signées?' C'est pourtant ce qu'il est en train d'arriver, Sire. Dois-je vous rappeler les articles du traité de Miramar et votre engagement de maintenir la Légion étrangère au Mexique pour six ans au moins après le rappel des autres troupes? (Saint Pierre, 2009: 150-151).

Aux arguments avancés par une Charlotte “vibrante de passion” (Saint Pierre: 151) et d'une “ténacité exceptionnelle” (Mourousy, 2002:334), qui lui remémore chacun de ses

engagements et chacune de ses promesses, c'est un empereur las, ému et profondément "mal à l'aise" (Saint Pierre, 2009: 148), qui répond:

– Madame, comprenez que je suis dans une situation difficile. L'Amérique me menace si je bouge en votre faveur. En France mes sujets m'ont déjà refusé leur appui. Madame, abandonnez donc vos vaines illusions. Vous ne pourrez rien espérer de la France, Madame (Mourousy, 2002: 334-335).

Conscient de n'avoir "pas respecté ses engagements" et d'avoir "eu une large part dans cette aventure malheureuse", il regrette aussitôt "de s'être montré dur envers elle", "mais il eût été cruel de lui faire miroiter un soutien français qu'elle n'aurait jamais. Il ne pouvait passer outre les décisions du Corps législatif" (Saint Pierre, 2009: 154).

Evoquant "l'entrevue houleuse" entre Charlotte et l'empereur des Français, Dumas écrit que, "conséquence ou non de cette délicate et difficile situation, notre souveraine commença alors à montrer certains signes de dérèglement mental" (Dumas, 2006: 240). La réponse définitive et irrévocable de Napoléon III marque-t-elle donc un avant et un après dans le processus délirant de Charlotte?

Tout comme Dufreigne qui reprend la scène telle qu'elle est décrite par Castelot mais sans en mettre en doute l'authenticité, Peyramaure, Coudurier et Saint Pierre relatent eux aussi le moment où Charlotte, surexcitée, rejette le verre d'orangeade qui lui est offert et accuse Napoléon de vouloir l'empoisonner: "– Assassins! Laissez-moi et remportez votre boisson empoisonnée" (Saint Pierre, 2009: 152). A cet égard, dans sa biographie intitulée *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*, la comtesse Hélène de Reinach Foussemagne (1925: 294) accuse le baron de Malortie¹³ et les chroniqueurs qui l'ont suivi d'avoir dramatisé le "minuscule incident" (Grèce, 1998: 266) du verre d'orangeade tel qu'il fut raconté par Madame del Barrio. Selon Gouttman, cet épisode "allait devenir, sinon vrai, du moins vraisemblable après le séjour qu'allait effectuer Charlotte en Italie, le mois suivant, et au cours duquel apparaîtraient les premiers symptômes de sa manie de l'empoisonnement" (Gouttman, 2011: 412-413).

Pour démontrer combien le refus de Napoléon de tenir ses engagements et de tenter de sauver l'empire du Mexique put affecter l'équilibre mental de Charlotte, les historiens, ainsi que plusieurs de nos romanciers, fournissent une preuve tangible: la missive abraca-dabrante qu'elle adresse, le 22 août, à Maximilien auquel elle annonce l'échec total de ses négociations avec l'empereur des Français, dans un style qui en dit long sur son état. Dans cette "longue lettre qui allait faire comprendre à Max qu'elle venait d'entrer dans un monde qui se refermerait sur elle" (Peyramaure, 2011: 237), ne présente-t-elle pas Napoléon III,

13 Baron Charles Malortie, capitaine d'état-major à la légion autrichienne (1895): *Here, there and everywhere*, Londres, Ward & Downey; ouvrage composé d'après les souvenirs de Madame Néri del Barrio, dame d'honneur de l'impératrice Charlotte et fille de Gutierrez de Estrada, un des promoteurs de l'empire du Mexique.

qu’elle traite de “trop aimable Méphistophélès”, comme le représentant du principe du Mal dans le monde?

Ivre de lassitude, elle laisse son courroux se développer dans une longue lettre à Maximilien où sa description du souverain français et la réception à Saint-Cloud sont pour elle une *vision de l’Apocalypse (sic)*.

Elle en appelle à Dieu car elle jure à son mari avoir vu briller dans le regard de Napoléon le ricanement de Satan. Certes, son esprit perd tout équilibre dans cette tragique lutte qu’elle vient de perdre. Mais il faut se méfier des dires de beaucoup de ses biographes qui vont la déclarer folle. Certains ayant d’occultes raisons de vouloir que cette opinion si grave se répande!

Il est certain que dès le 22 août son comportement saccadé, ses silences plus durs que des reproches peuvent faire penser à une faiblesse mentale (Mourouy, 2002: 335).

Dès lors, Charlotte n’a plus qu’une obsession en tête: “Fuir ce Paris pestilentiel et délétère, où les Empereurs font fi de la parole donnée. La duplicité, la macchinazione, tout, elle a vu, chez Nap le marionnettiste” (Coudurier, 2009: 127).

Selon Dumas, désireux de mettre fin à l’expédition française au Mexique “en sauvant les apparences, tout au moins celles de l’honneur”, l’empereur des Français adresse alors une lettre à Maximilien, dans laquelle, “en mettant toutes les formes possibles d’une diplomatie de la compréhension courtoise”, il le supplie “de bien vouloir renoncer à son trône, cette abdication permettant alors à la France de retirer ses troupes du Mexique, sans violer pour autant le traité de Miramar” (Dumas, 2006: 276). En vain...

3.7. *L’annonce de la mort de Maximilien*

Le 1^{er} juillet 1867, à l’Exposition universelle qui se tient sur le Champ-de-Mars à Paris, a lieu la remise des prix aux exposants les plus méritants en présence de Napoléon III, de l’impératrice Eugénie et de nombreuses personnalités et têtes couronnées. Or, la veille, plusieurs journaux dont *L’indépendance belge* ont publié une dépêche que l’ambassadeur d’Autriche à Washington a transmise à son gouvernement: “L’empereur Maximilien a été fusillé” (Gouttman, 2011: 499).

Dans son chapitre final, relatant le moment où Eugénie et Napoléon apprennent la tragique nouvelle, Peyramaure se montre, une fois encore, très critique à l’égard de l’empereur des Français à qui il reproche d’avoir “entraîné [l’archiduc] dans cette pitoyable aventure” pour servir ses propres ambitions:

Vouloir faire du Mexique, ce pays ingouvernable, une colonie ou du moins un protectorat, comme si l’on n’avait pas envoyé assez d’armées en Afrique et en Extrême-Orient, quelle idée absurde! (Peyramaure, 2011: 417-418).

Révéle par les journaux du matin, le drame du Mexique jette “une ombre sur la dernière cérémonie de l’Exposition”:

On avait pu lire dans l’un d’eux: ‘La mort de Maximilien est comme une tache sur l’honneur de la France.’¹⁴ [...].
Napoléon avait dû frémir de colère en lisant un article d’un journal d’opposition: *La responsabilité de la mort de Maximilien doit être imputée à celui qui a abusé de sa position et de sa jeunesse pour le jeter dans une entreprise d’aventurier et plus tard l’abandonner. Il est responsable de ce drame devant l’Histoire* (*ibid.*: 419-420).

4. Conclusion

Dans son *Avertissement*, Jean-Pierre Dufreigne écrit qu’“Instinctivement, un enfant du siècle, ou un mal-aimé, un être double ou triple ou plus, exilé, comploteur, proscrit, prisonnier, discret, amoureux, secret, volontaire, velléitaire aimant les femmes et le peuple, attire le romancier” (Dufreigne, 2007 (I): 14). Certes, si les biographies sur Napoléon III ne manquent pas, curieusement, la figure de cet empereur polémique ne semble pas encore avoir beaucoup inspiré les romanciers. Toutefois, comme nous avons tenté de le montrer dans cette étude centrée sur la “grande pensée du règne”, la palette s’est enrichie au cours des toutes dernières années.

Selon Mourousy, lors de la cérémonie de la remise des prix en juillet 1867, le “cœur meurtri par d’affreux remords”, Eugénie ne cesse de répéter: “– C’est moi qui suis responsable! J’ai envoyé ce couple, l’un sous les balles de Juarez, l’autre dans un exil de folie. [...] Le peuple va me détester, il aura raison, je suis une misérable...” (Mourousy, 2002: 371). Et le romancier de s’interroger avec amertume:

Etait-ce la peine de faire mourir tant de jeunes gens valeureux, de faire fondre au soleil les économies de tant de pauvres petits bourgeois qui savent maintenant que les bons d’emprunt sont à jeter au panier et leurs difficiles économies perdues? Toute cette détresse, irréparable, pour avoir écouté les promesses de paradis exotiques et de monceaux d’or que chacun n’aurait qu’à se baisser pour ramasser...
[...] La France ne pourra jamais se relever d’une honte semblable... [...] Déjà la presse étrangère ne ménage pas ses reproches à cet homme perdu dans ses projets fumeux, son faux prestige et sa silhouette de vieillard précoce... (*ibid.*: 372)

Telle est l’image très négative de Napoléon III qui, à la lecture de ces romans centrés sur le Second Empire mexicain, s’impose, celle d’un être irresponsable, défait et contrit.

Dans son roman réhabilitatoire, c’est un personnage bien différent que nous présente Bernard Bouleau: un empereur certes ambitieux mais prudent et réfléchi, un dirigeant pro-

14 “Le *Times* pouvait écrire, en sachant qu’il se faisait l’interprète du sentiment général de l’Europe: ‘La mort de l’archiduc est une tache sur l’honneur français’” (Goultman, 2011: 500).

fondément préoccupé par l'avenir de son pays et ne perdant jamais de vue "le rôle central qu'il [lui] importait de faire jouer à la France en toutes circonstances" (Bouleau, 2015: 44). Chacune de ses décisions, celles de l'expédition au Mexique ou de la retraite postérieure, n'y est-elle pas étayée par de solides arguments? Mais Napoléon y apparaît également comme un homme foncièrement sensible et capable d'admettre ses erreurs quand les choses tournent mal: bien qu'ayant tenté tout ce qui était en son pouvoir pour sauver son homologue mexicain, conscient de sa part de responsabilité dans ce "drame affreux", il adressera ces quelques mots de condoléances à François-Joseph: "Je ne puis me consoler d'avoir, avec les meilleures intentions, contribué à un si déplorable résultat" (*ibid.*: 210).

Bien entendu, la débâcle française lors de la guerre franco-prussienne scellera, quelques années plus tard et pour longtemps, le sort de Napoléon III au tribunal de la postérité: "J'aurais donné les dix-huit ans de mon règne pour effacer Sedan de l'histoire" (*ibid.*: 367).

À chacun de juger...

Références bibliographiques

- BOULEAU, Bernard. *Le mémorial de Chislehurst. Le journal apocryphe de Napoléon III*:
- 2014. Tome III: *L'Empire. Les Années bonheur 1852-1861*. Ed. Paquereau.
- 2015. Tome IV: *Entre rêve et cauchemar 1862-1873*. Ed. Paquereau.
- COUDURIER, Blanche. 2009. *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie*. Paris, L'Harmattan.
- DUFREIGNE, Jean-Pierre. 2007. *Napoléon III. Tome 1: Un si charmant jeune homme; Tome 2: Un empereur qui rêvait...* Paris, Plon.
- DUMAS, Claude. 2006. *Le crépuscule de Chapultepec. Un diplomate français dans le Mexique de l'empereur Maximilien (1864-1867)*. Paris, L'Harmattan (coll. Roman historique).
- ESTROSI, Christian & Raoul MILLE. 2010. *Le Roman de Napoléon III*. Monaco, Éditions du Rocher.
- GOUTTMAN, Alain. 2011. *La guerre du Mexique 1862-1867. Le mirage américain de Napoléon III*. Paris, Perrin (coll. Tempus).
- GRÈCE, Michel (de). 1998. *L'impératrice des adieux*. Paris, Plon.
- KERCKVOORDE, Mia. 1981. *Charlotte, la passion et la fatalité*. Paris & Gembloux, Duculot.
- MOUROUSY, Paul. 2002. *Charlotte de Belgique. Impératrice du Mexique*. Monaco, Éditions du Rocher.
- PEYRAMAURE, Michel. 2011. *Tempête sur le Mexique*. Paris, Calmann-Lévy (coll. Le livre de poche, n°32713).
- REINACH FOUSSEMAGNE, Hélène (de). 1925 *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, Imprimeurs-éditeurs.
- SAINT PIERRE, Isaure (de). 2009. *L'Impératrice aux chimères*. Paris, Albin Michel.
- WEBER, Patrick. 2011. *Charlotte, Princesse de Belgique, archiduchesse d'Autriche et impératrice du Mexique. L'empire de la folie*. Paris, Express Roularta Éditions (coll. Point de vue).